

A la recherche du Long Maintenant

L'un des penseurs américains les plus originaux décrit l'incroyable projet d'horloges fonctionnant dix mille ans. Et invite à une vision sur le très long terme

UN ENTRETIEN AVEC STEWART BRAND

Le Nouvel Observateur Pouvez-vous nous expliquer le projet de l'Horloge du Long Maintenant (*The Clock of the Long Now*), censée fonctionner pendant dix mille ans, et à quel degré d'avancement vous en êtes ?

Stewart Brand Tout a démarré en 1994 lorsque mon ami, le chercheur Danny Hillis, a eu l'idée d'une horloge qui inciterait les gens à penser sur le long terme. En 1996, avec quelques chercheurs, créateurs et musiciens, nous nous sommes réunis au sein d'une fondation à but non lucratif, la Long Now Foundation. Nous avons développé l'idée de construire une horloge monumentale, une œuvre d'art qu'on pourrait visiter et qui incarnerait aux yeux de l'humanité le temps dans toute sa profondeur. Dix mille ans avant notre ère, c'est la fin de la dernière glaciation, la naissance de l'agriculture et de la civilisation. Le but était de projeter une perspective équivalente pour le futur. Comme le dit le musicien Brian Eno – qui a suggéré le nom de l'horloge –, le *long now*, ce « long maintenant », ce sont les dix mille ans à venir. A notre grande surprise, la construction de la première horloge progresse très rapidement et vous devriez pouvoir la visiter à la fin de la décennie. Elle se trouve dans le désert du Texas et a été financée par Jeff Bezos, le PDG d'Amazon (le projet devrait coûter 42 millions de dollars). L'entrée se trouve au pied d'une falaise de 250 mètres de hauteur. Un escalier de 160 mètres de hauteur mènera à l'horloge, suspendue à 80 mètres au-dessus du sol. Certains mécanismes sont programmés pour ne se déclencher qu'une fois par an, d'autres une fois par siècle, et d'autres encore une fois par millénaire. Nous avons effectué beaucoup de recherches sur les matériaux utilisés pour que l'horloge fonctionne pour les milliers d'années à venir, qu'il y ait ou non des humains pour l'entretenir. Par contre, le carillon que vous entendrez chaque après-midi et qui est produit par les cloches de Brian Eno est unique : il sera différent la veille ou le lendemain selon le jour où vous l'entendrez, et il faut quelqu'un pour l'actionner. Même chose en ce qui concerne l'affichage qui permet

“Nos démocraties et notre économie ne sortiront pas intactes de la crise écologique si nous ne nous mettons pas à penser sur une échelle de temps beaucoup plus vaste, et aussi beaucoup plus coûteuse.”

de mesurer le temps sur plusieurs milliers d'années, et qui nécessite une intervention humaine. L'horloge sait toujours quelle heure il est, mais elle ne vous la donnera que si vous la lui demandez. Comme le dit Danny Hillis, c'est un engin qui peut supporter d'être oublié ou négligé, mais qui saura récompenser l'amour qu'on lui manifeste. Elle s'occupera de nous si nous nous occupons d'elle, en un sens. C'est la première de nos horloges géantes : nous en construisons une seconde dans le Nevada, au milieu d'une forêt de conifères qui ont eux-mêmes parfois 5000 ans. Elle sera calée sur le mouvement des planètes : pour l'essentiel, le temps qu'elle donnera sera le temps astronomique, avec notamment la progression des équinoxes, qui correspondent à des cycles de vingt-trois mille ans. Ces horloges sont à la fois un défi technologique nécessitant l'ordinateur le plus lent au monde et un symbole ou une métaphore pour encourager la vision longue et la prise de responsabilité dans le présent. Ce que nous essayons de bâtir, c'est peut-être une « statue de la responsabilité ».

Hyperaccélération technologique, culte du profit instantané, démocraties incapables d'une vision à long terme... A vos yeux, tout va trop vite pour notre planète. Quels sont les dangers de cette tyrannie de l'immédiat ? Le monde peut-il ralentir ?

Je ne crois pas que ce soit un choix. C'est une contradiction et un paradoxe, et il est intéressant de voir que les personnes qui sont les plus réceptives au *long now* et à l'horloge sont précisément des gens qui ont surfé sur les bouleversements technologiques. C'est évident en ce qui concerne Jeff Bezos, mais Danny Hillis est aussi un inventeur qui avait mis au point l'ordinateur le plus rapide du monde. Personne ne veut mettre un terme à la rapidité de l'évolution technologique, à notre capacité à bénéficier de machines toujours plus performantes et pouvant effectuer simultanément plusieurs tâches. Par contre, il y a une volonté de trouver un équilibre entre la vitesse et le temps géologique, de conserver un cadre qui fasse



sens à nos yeux plutôt que de nous laisser emporter par quelque chose qui finit par être effrayant à force d'être débridé. Penser sur le long terme nous permet de continuer à nous exalter en toute sécurité. Ce siècle va nous imposer d'apprendre à faire face aux changements climatiques. C'est un cadre temporel qui n'a rien à voir avec le siècle ou les décennies qui seront nécessaires pour résoudre ce problème. La nécessité va créer de nouvelles formes de gouvernance qui seront plus à même de faire face aux enjeux de demain. Nous vivons dans le temps des technologies ultrarapides, de la gouvernance à court terme, des transactions financières instantanées et des bilans trimestriels, mais nos démocraties et notre économie ne sortiront pas intactes de la crise écologique si nous ne nous mettons pas à penser sur une échelle de temps beaucoup plus vaste, et aussi beaucoup plus coûteuse. L'activité humaine nous fait franchir des paliers qui pourraient bien être des seuils de non-retour, et cette dégradation se produit alors que notre connaissance du monde qui nous entoure se fait de plus en plus précise. Le siècle qui vient démontrera si nous sommes ou non capables de mettre ce savoir au service de la résolution d'une crise écologique majeure. Il nous faudra adapter nos comportements et apprendre à penser sur la durée afin de nous comporter en gardiens responsables de la planète sur laquelle nous vivons.

Vous écrivez que, depuis la découverte des circuits intégrés en 1959, la puissance des ordinateurs a été multipliée par 137 milliards. Le monde est de plus en plus tributaire de machines chaque jour plus complexes et impénétrables, aux systèmes de stockage des données de plus en plus rapidement obsolètes. Allons-nous vers une dictature des machines ?

Je ne le crois pas. Les neurosciences, et notamment celles qui touchent à l'étude du cerveau humain, font

STEWART BRAND (ci-dessus), né en 1938, est une figure de la contre-culture et de la cyberculture. Editeur du « *Whole Earth Catalog* » (National Book Award en 1972), consultant Steve Jobs ou Jeff Bezos, il est considéré comme l'un des penseurs américains les plus influents. Il préside la Long Now Foundation et vient de publier chez Tristram « *l'Horloge du Long Maintenant* ».

d'immenses progrès grâce à l'informatique et, en termes de rapidité et de densité, les ordinateurs commencent à se rapprocher des trois livres de « gelée » que nous avons dans notre tête depuis l'origine des temps. En matière de biotechnologies, on a dépassé le principe qui veut que l'accélération double tous les ans : la biologie progresse quatre fois plus vite, on sait déchiffrer et séquencer un génome huit fois plus vite qu'il y a un an et pour un coût huit fois moindre. Dans les deux décennies qui viennent, les codes génétiques et les codes informatiques vont probablement se rejoindre : la compréhension de la vie et de son mode de fonctionnement passera par le développement de technologies nouvelles. Sommes-nous en passe d'être dominés par ces profonds changements ? Je crois que c'est cette accélération qui nous fait avancer davantage que nous ne décidons de la vitesse de cette accélération. Elle nous oblige à nous remettre en question de la même manière que la découverte d'un nouveau continent avait bouleversé notre conception du monde en 1492. Les gens se sentent parfois dépassés par le potentiel d'internet, ils trouvent que c'est trop et qu'ils ne sont pas capables d'en maîtriser l'utilisation. Mais, depuis Diderot, personne n'a jamais réussi à maîtriser la totalité des connaissances humaines, et Dieu sait si Diderot lui-même ne s'est pas privé d'essayer d'y parvenir avec son « Encyclopédie ». Ce qui émerge des bouleversements actuels, ce n'est pas un sentiment d'aliénation mais au contraire une possibilité de liberté. C'est peut-être mon côté californien qui ressort, mais ici artistes et créateurs vivent dans un état d'émulation permanente. La Californie est ainsi faite : nous sommes ouverts à toutes les expériences, nous sommes superficiels, nous ne nous prenons pas au sérieux, mais nous découvrons des choses et nous en retirons un sentiment de liberté.

Propos recueillis par FRANÇOIS ARMANET